

L'organisation de l'enthousiasme

Capital confiance

Ianik Marcil

Number 144 (3), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marcil, I. (2012). Review of [L'organisation de l'enthousiasme / *Capital confiance*]. *Jeu*, (144), 35–38.

Regards critiques

Capital confiance

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **BERNARD BREUSE, MIGUEL DECLEIRE, MARIE HENRY, RAPHAËL NOËL, STÉPHANE OLIVIER, HERVÉ PIRON, ANNE THUOT ET MÉLANIE ZUCCONI** / ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE **DIANE FOURDRIGNIER**
SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES **MARIE SZERSNOVICZ** / CONCEPTION 3D **LAURENT TALBOT**
AVEC **BERNARD BREUSE, MIGUEL DECLEIRE, YANNICK DURET, DIANE FOURDRIGNIER, RAPHAËL NOËL, STÉPHANE OLIVIER ET MÉLANIE ZUCCONI.**
PRODUCTION DE **TRANSQUINQUENNAL** ET DU **GROUPE TOC** (BELGIQUE),
PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 13 AU 17 MARS 2012.

IANIK MARCIL

L'ORGANISATION DE L'ENTHOUSIASME

« Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. » Ce mot de Nietzsche est devenu une maxime qu'on partage sur les réseaux sociaux, agrémentée de paysages bucoliques, si possible, afin de remonter un moral mis à mal. C'est aussi sur ce tableau que se termine *Capital confiance*, du collectif Transquinquennial, un tableau, littéralement, puisque ces mots sont reproduits sur une gigantesque affiche lumineuse de pacotille. Cet objet doré et rouge constitue le point d'orgue symbolique de *Capital confiance* : une critique dénonciatrice des vices et vicissitudes économiques et politiques qui ont mené à la crise économique et sociale que nous connaissons depuis 2008. Critique, surtout, de l'« enfumage » de la part de nos élites, c'est-à-dire de la perversion du langage de la crise.

Comme on a détourné le sens de la phrase de Nietzsche dans le flot de la pensée positive, la crise transfigure les mots afin de transposer les responsabilités. Là se situe l'essence de *Capital confiance* : démonter les jeux de pouvoir soutenant le discours des puissants, qui rendent tout un chacun responsable de sa condition de victime, pourtant innocente, de la crise économique ; redonner *confiance* aux consommateurs et travailleurs que nous sommes – puisque nous sommes, dans cette grande mécanique, les ressorts et le moteur de la reprise économique.

Rien de neuf, évidemment. Le vendredi 25 octobre 1929, le président Herbert Hoover déclarait : « L'activité fondamentale du pays, la production et la distribution des produits, repose sur une base saine et prospère. » On allait appeler par la suite ce vendredi le *Black Friday*, krach monumental de Wall Street qui allait déclencher la Grande Dépression. Le président Hoover faisait cette déclaration à la suite du « jeudi noir » qui l'avait précédé et avait entraîné le début de la dégringolade boursière. À ses yeux, la réalité « indiquait la condition saine » de l'économie américaine.

C'est ainsi qu'en période de crise les détenteurs du pouvoir cherchent invariablement à convaincre les masses de leur responsabilité et à les encourager à agir pour contrecarrer la crise. Vous n'épargnez pas assez, vous êtes trop endettés : vous voilà les artisans de votre propre malheur. La consommation et la productivité sont au plus bas : consommez davantage et travaillez plus fort pour améliorer les conditions de votre pays. C'est ce que Élie Halévy appelait joliment en 1936 « l'organisation de l'enthousiasme ». Caractéristique du discours paternaliste et bien-pensant des élites politiques et économiques, l'organisation de l'enthousiasme cherche à préserver la solidité des liens sociaux afin d'éviter l'effondrement de la confiance des travailleurs-consommateurs en la capacité du système économique de leur assurer un avenir meilleur.

La trame de fond de *Capital confiance*, objet théâtral déjanté, interroge précisément cette organisation de l'enthousiasme dans le discours politique et économique que nous connaissons depuis le début de la crise actuelle. En une heure bien tassée, une dizaine de tableaux hilarants et caustiques remettent en question ce discours dominant, en le travestissant par la raillerie et la caricature. On assiste, entre deux éclats de rire, à sa dissection. Une opération qui n'a pas recours à la précision ni à la délicatesse du scalpel : le collectif Transquinquennal débite les mécanismes de la crise à coups violents de tronçonneuse et de marteau-piqueur.

On y croise autant des bourgeois vêtus de fourrures qui offrent la soupe populaire au public qu'un pingouin délirant qui décode la langue de bois économique, tout en apprenant que les obèses sont les responsables ultimes de la crise économique. Pas pour rien que « les riches détestent les pauvres, les pauvres détestent les riches et les obèses détestent tout le monde ».

Car, au final, nous sommes tous, individuellement, responsables de la crise – mais, surtout, responsables de remettre la machine économique en marche. L'organisation de l'enthousiasme, c'est la séance de motivation par le rire – le « rire mécanique » qui est tout aussi efficace que le vrai rire, n'est-ce pas ? – ou un diaporama PowerPoint accompagné d'une petite musique classique mielleuse de photos nous montrant combien la vie est belle... Le tableau final de la pièce, cette citation de Nietzsche, dans une célébration clinquante et dorée de l'effort collectif à fournir pour nous sortir de la crise, nous rappelle que ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. Le voilà, le véritable enthousiasme. La crise ne nous tuera pas, elle ne détruira pas nos liens sociaux et économiques ; en faisant le ménage dans les affaires de la cité, elle fera de nous des travailleurs plus productifs et des consommateurs davantage enivrés par notre fuite en avant.

Des spectacles du collectif Transquinquennal, on aurait souvent dit que ça n'était pas du théâtre – ce à quoi il est systématiquement répondu : « En tout cas, ce n'est pas du jet-ski. » On pourrait plutôt dire qu'il s'agit d'une opération d'antimarケティング politique au cours de laquelle on asperge les spectateurs d'une piscine de vitriol.

La motivation derrière *Capital confiance* n'est pas revendicatrice mais bien dénonciatrice. On n'y trouve ni solution à la crise ni explication de ses ressorts profonds. L'objectif n'est pas là. Essayez, après, de siffloter, comme Herbert Hoover, l'air de « Tout va très bien, madame la marquise ». Car il s'agit bien de détournement du lien de confiance, brisé par le cynisme et l'affairisme des élites. Lien social déchiré jusqu'à ce qu'il n'en reste que d'irrécupérables lambeaux.

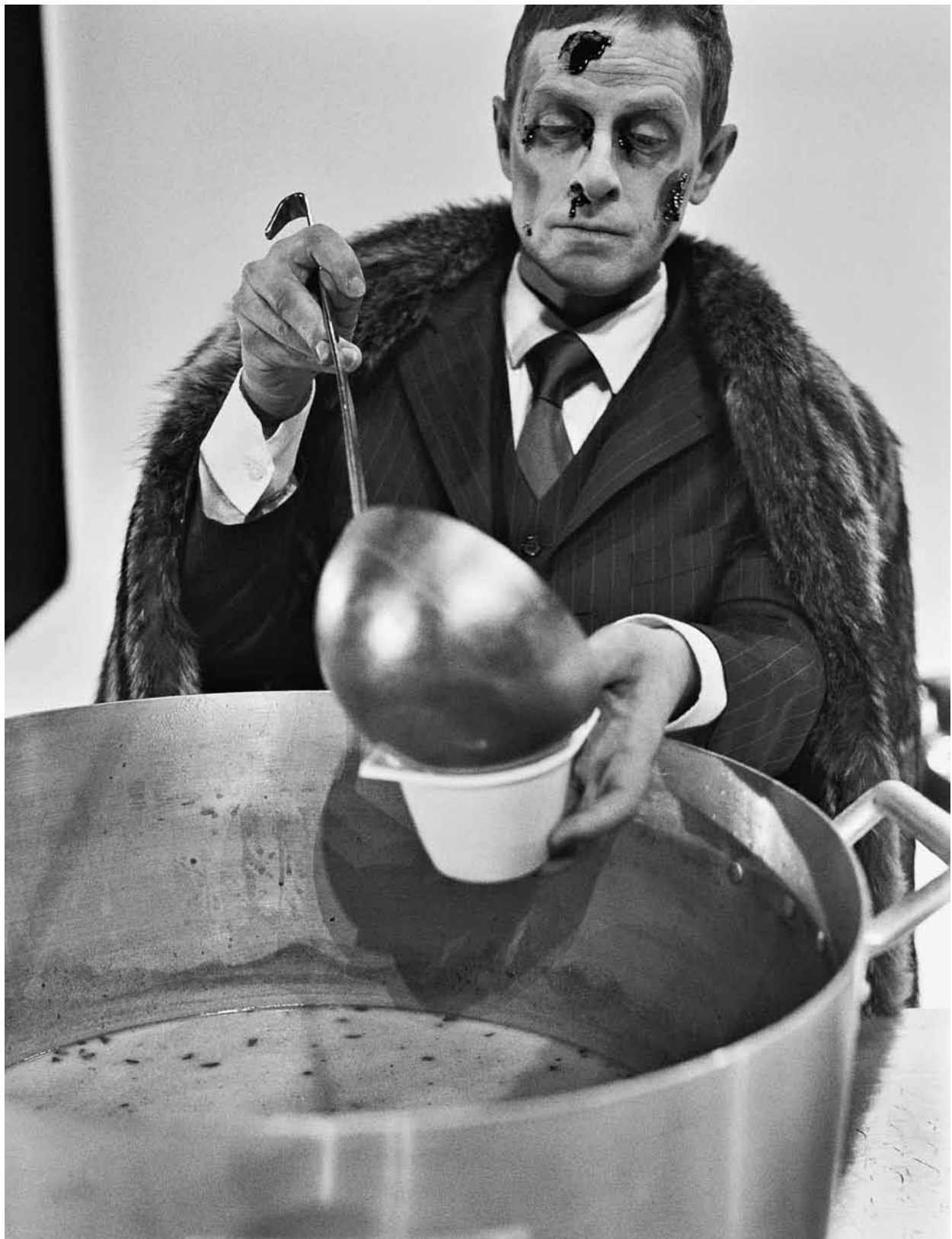
En entrevue, Stéphane Olivier, l'un des membres du collectif, dénonce les politiques néolibérales et le détournement de mission des institutions financières, qui ont mené au désastre que l'on sait. *Capital confiance* constitue, pour lui, une dénonciation nécessaire d'une perversion que l'on pourrait qualifier de « naturaliste » – celle voulant que la crise soit une fatalité, et, ce faisant, n'ait aucun responsable.

Son collègue Miguel Declaire abonde dans le même sens en parlant d'une gigantesque opération d'enfumage, de complexification à outrance des réalités sociales et économiques dans le discours politique, ayant facilité sinon causé ce désastre. Une prétendue complexité qui n'est rien d'autre que la justification d'un détournement du lien collectif au bénéfice du pouvoir individuel du copinage entre les sphères financières et politiques. Rien de nouveau, le recours à l'argumentaire de la complexité est une vieille stratégie rhétorique servant à abêtir et à asservir les masses.

D'où certains tableaux de *Capital confiance* multipliant un jargon aussi incompréhensible qu'inconsistant. La proposition artistique fonctionne puisqu'elle est cohérente avec cette inconsistance. Étourdis tant par un groupe de bourgeois zombies qui distribuent au public la soupe populaire que par un pingouin hystérique débitant slogans et banalités de téléjournal ou un magistral monologue sur les travailleurs qui se sont suicidés à France Telecom, le spectateur en arrive difficilement à départager le vrai et le faux discours.

Un dispositif scénique singulier lui permet, d'ailleurs, de mettre fin à la pièce, littéralement. En effet, on place, assez tôt, un panneau au centre duquel se trouve un gros bouton rouge au-dessus duquel on lit : « Pour arrêter le spectacle, appuyez ici. » Ce bouton a été actionné à l'une des séances et le spectacle a effectivement été suspendu, après environ la moitié de la représentation. Le public a été, alors, invité à une discussion avec les membres de la troupe sur les enjeux de la crise. En pesant sur ce bouton, le spectateur met fin au contrat qui scelle la confiance liant les créateurs au public. C'est, en soi, un métrécit de *Capital confiance* qui offre au spectateur de mettre fin à la *suspension* consentie de son incrédulité, pour reprendre le mot de Coleridge. Assister au spectacle, c'est consentir à ne pas penser, en quelque sorte, à s'abandonner à la proposition artistique – à faire confiance.

Mais cette soumission demeure librement consentie, contrairement à celle que dénonce *Capital confiance* : la servitude volontaire des consommateurs et des travailleurs qui subissent les conséquences de la crise est entretenue par la manipulation politique et sociale du discours, dénoncée ici. Démonstration de pouvoir autant qu'aveu d'impuissance face aux forces démesurées du laissez-faire économique, le discours d'enfumage



que dénonce (et met en scène) Transquinquennal ne vise rien d'autre que l'asservissement du plus grand nombre à son propre malheur. Les élites ne font que le nourrir par la mise en place d'un dispositif narratif visant cet objectif. Jaurès prétendait dans un célèbre discours en 1900 : « Quand les hommes ne peuvent plus changer les choses, ils changent les mots. » S'approprier le sens des mots est une tactique rhétorique et politique vieille comme le monde. Cette lutte pour l'appropriation du sens des mots dans la crise est emblématique de la question de fond qui la sous-tend. Celle d'une dissimulation des effets réels (et non pas que langagiers) de la crise, d'un enfumage, donc.

Cela ne saurait mieux résumer le propos de *Capital confiance* : une confiance aveugle portée par un langage vide mais puissant. Au cœur des débats rhétoriques se joue une lutte pour l'appropriation symbolique de l'arène du pouvoir. Les divers groupes d'intérêts cherchent à définir – au sens propre – les termes de l'échange, afin d'en tirer parti. Au final, seuls ceux qui acceptent docilement de faire confiance à ce procédé

politique et langagier perdent. Une confiance abusée, un contrat (social) rompu, au bénéfice de la mécanique d'un système qui les dépasse totalement. Transquinquennal a le génie de montrer qu'il ne s'agit là aucunement d'une vaste conspiration décidée dans les officines feutrées des puissants. Bien au contraire, le lien de confiance qui permet à l'économie capitaliste de poursuivre sa marche dans l'Histoire se trouve au cœur même de sa dynamique. Il n'y a pas de gros bouton « Arrêtez la crise » où que ce soit dans cette vaste machine – uniquement des travailleurs et des consommateurs docilement asservis à sa logique intrinsèque. ■

Ianik Marcil est économiste et théoricien politique. Il s'intéresse aux questions de justice sociale, de violence économique, à l'économie des arts et à celle des innovations technologiques.



Capital confiance, création collective présentée en mars 2012 à l'Espace Libre par Transquinquennal et le Groupe TOC (Belgique). © Herman Sorgeloos.